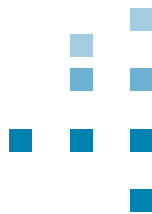




# Le plaisir de se sentir éthiquement correct



Rev Med Suisse 2009; 5: 150-1

## B. Baertschi

Bernard Baertschi  
Institut de bioéthique  
Programme des Sciences humaines  
en médecine  
CMU, 1211 Genève 4  
Bernard.Baertschi@lettres.unige.ch

### Coordination rédactionnelle:

Micheline Louis-Courvoisier

### Livre commenté:

John Steinbeck. *Tortilla Flat*. Paris: Gallimard-Folio, 1972.

**A** la une du *Matin*, un dimanche de décembre 2006, on pouvait lire ce titre: «Vous donnez aux bonnes œuvres? Vous n'êtes que des égoïstes!» Un véritable oxymore, puisque donner, c'est être altruiste et que l'altruisme est le contraire de l'égoïsme! Comment comprendre cette affirmation paradoxale? Le corps de l'article nous renseigne: lorsque nous donnons, notre cerveau sécrète de la dopamine, ce qui nous rend joyeux, nous procure du plaisir; et le journaliste d'ajouter: «L'euphorie ressentie serait ainsi semblable à celle liée au sexe, à l'argent, à la nourriture et même... à la drogue!» Voilà la morale en bien fâcheuse compagnie! Se pourrait-il alors que certains de nos semblables développent une véritable addiction à l'éthique? Ce n'est pas impossible, mais je ne veux pas poursuivre sur ce terrain, d'autant que l'article en question ne brille pas par la clarté de ses concepts: par exemple, du fait que l'on éprouve du plaisir *en* donnant ou

après avoir donné, il en tire que «la motivation d'un individu à faire un don provient d'un pur sentiment de plaisir», confondant l'émotion qui nous meut avec celle qui résulte de ce que nous avons fait. Or n'est-ce pas une expérience courante que nous éprouvons de la satisfaction à la suite d'une action que nous n'avons entreprise qu'à contre-cœur? Par ailleurs, la formulation paradoxale du titre de l'article semble reposer sur la présupposition qu'un acte ne peut être moral s'il ne nous coûte pas, s'il n'exige pas de nous que nous luttions contre nos penchants, lesquels nous feraient trop souvent préférer le plaisir au devoir. Mais concevoir les choses ainsi, c'est oublier la vieille leçon aristotélicienne: «On n'est pas un véritable homme de bien quand on n'éprouve aucun plaisir dans la pratique des bonnes actions» (*Ethique à Nicomaque*).

Pourquoi alors parler de cet article, et qu'est-ce qu'il a à voir avec le livre de Steinbeck? Ceci: nous comporter de manière moralement ou éthiquement correcte nous procure effectivement du plaisir; de ce fait et comme le plaisir est agréable (c'est une tautologie), nous avons une forte propension à décrire les actes que nous faisons comme motivés par des raisons morales, même si leur motivation réelle ne consiste qu'en la satisfaction d'un intérêt personnel. Et parfois – souvent même – nous y croyons (c'est là cette forme d'irrationalité pratique qu'on appelle «duperie de soi», traduction de l'anglais *self-deception*). C'est cette attitude que *Tortilla Flat* illustre avec brio et dont, probablement, l'article du *Matin* veut mettre en avant la dérangement vérité.

*Tortilla Flat* est le roman qui a rendu Steinbeck célèbre. Pour le lecteur qui ne connaît de lui que ses grands romans à message sociaux, comme *Les raisins de la colère*, ce texte est surprenant: le ton est à l'humour et les protagonistes ne sont pas dépourvus de traits caricaturaux. Le titre du roman vient du nom d'une banlieue pauvre de la ville californienne de

Monterey, où habitent des *paisanos*, c'est-à-dire des individus ethniquement bariolés, mélanges d'espagnol, d'indien, de mexicain et de caucasien. L'histoire se noue lorsque Danny, de retour de la Première Guerre mondiale, *paisano* vivant à la limite de la marginalité, hérite de deux maisons (bâtiments à mi-chemin entre la cabane et le chalet) où viennent rapidement profiter de son hospitalité quelques amis.

Ces amis ont pour nom Pilon, Pablo, Big Joe Portagee, Tito Ralph, Jésus-Maria Corcoran et le Pirate (toujours accompagné de ses cinq chiens), spécimens d'humanité bien typés. Éternellement à la recherche de quelque argent afin de se nourrir et surtout d'acheter le vin (en gallons!) indispensable pour éteindre leur soif, il leur arrive mille aventures souvent assez banales en elles-mêmes (séduction, larcins, disputes, courts séjours en prison...), mais parfois aussi plus tragiques (incendie de la maison, suicide simulé qui tourne mal). Le personnage qui m'intéresse particulièrement pour illustrer le plaisir de l'éthiquement correct est Pilon. C'est, si l'on veut, l'intellectuel du groupe (je n'ose pas dire le *philosophe* du groupe): il ne recule devant aucun problème conceptuel difficile, fût-il théologique. A Pablo qui lui demande: «Mais crois-tu qu'une messe soit efficace si l'argent vient des poches d'hommes ivres qui dorment chez Cornelia?» (Cornelia Ruiz est une prostituée assez dévote), Pilon répond: «Une messe est une messe. D'où viennent les sous pour payer un verre, le marchand ne s'en occupe pas, d'où vient une messe, Dieu ne s'en occupe pas. Il les aime, exactement comme tu aimes le vin. Le père Murphy passait son temps à la pêche et, durant de longs mois, le saint sacrement avait le goût de maquereau, il n'en était pas moins saint. Aux prêtres d'expliquer cela. Nous n'avons pas besoin de nous en tourmenter.» Un théologien classique commenterait que ce qui constitue le caractère sacré de l'hostie,



ce sont ses propriétés intrinsèques et non ses propriétés relationnelles comme le goût de maquereau, mais les connaissances de Pilon ne vont pas jusque-là. Par contre, en morale, il est moins réservé : c'est qu'il s'agit de justifier sa conduite ! Voici un épisode caractéristique.

Pilon et Pablo, légèrement culpabilisés par le fait qu'ils n'arrivent jamais à payer leur loyer à Danny (qui d'ailleurs ne le réclame jamais), décident dans un élan de générosité de lui acheter deux gallons de vin. Il fait chaud et sur le chemin de la maison, ils ont soif. Pilon remarque alors : «Il vaut mieux que nous n'apportions pas à Danny deux gallons entiers, c'est un homme qui ne sait pas se restreindre». Pablo, dont la soif n'est pas moindre, acquiesce : «Danny a l'air sain, mais ce sont justement ces gens-là dont on apprend tous les jours la mort», et Pilon de conclure sentencieusement en buvant : «Il y en a plus d'un qui meurt pour avoir abusé du vin». Le motif égoïste (l'intérêt personnel) est changé en un motif altruiste : le souci pour la santé et la vie de Danny, étant donné que ce dernier résiste mal à la tentation (il est affligé de faiblesse de volonté). Pilon et Pablo sont-ils dupes de leur stratagème ? C'est difficile à dire, mais il est clair que, lorsqu'ils cherchent à justifier leurs actes, les cinq compères ont toujours un argument moral en réserve. Bien souvent d'ailleurs, il n'éprouvent pas la moindre nécessité de se justifier, alors

même qu'ils commettent des actes que la morale publique condamne, comme le vol, voire l'escroquerie (Danny ayant vendu sa maison au marchand de vin, ils récupèrent le contrat de manière pour le moins douteuse). C'est probablement que leur cercle moral, c'est-à-dire l'ensemble des êtres qui compte moralement pour eux, ne s'étend pas bien au-delà de leur groupe.

La morale est pour eux un sujet de justification, mais pas seulement : c'est aussi un sujet de satisfaction, même dans l'auto-accusation. Un soir, Pilon et Big Joe devisent. Le premier relève : «Cela vaut vraiment la peine d'être bon et généreux ; non seulement on accumule ainsi de la joie pour les demeures éternelles, mais on trouve aussi une récompense immédiate, dès ici-bas. Une chaleur dorée habite votre cœur et rayonne comme une brûlante saucisse aux piments dans l'estomac», puis il poursuit : «Je n'ai pas toujours été bon, Big Joe, je le confesse volontiers. J'ai été mauvais. J'ai menti. J'ai volé. J'ai été paillard. J'ai commis l'adultère et juré le nom de Dieu en vain». Et Steinbeck de souligner que «Pilon, en extase, prenait à sa confession un plaisir intense», Big Joe confessant à son tour les mêmes fautes, «tout content».

En fait, dès que l'on y regarde de plus près, on se rend compte que si Pilon et les autres mettent la morale au service de leur intérêt personnel, ce n'est pas com-

me un simple ornement, mais comme une partie constitutive de la satisfaction de cet intérêt, ce qui garantit l'absence de tout remords. Ainsi lorsque Pilon envie les pantalons de Big Joe, endormi sur la plage où il cuve son vin : «Excellente étoffe. Pourquoi ce sale Portagee porterait-il du drap de cette qualité quand tous ses amis n'ont que des blue-jeans ?» Cela ne constitue toutefois pas un argument qui permette de lui voler ses pantalons, car alors l'égalité ne serait pas mieux satisfaite, quoique ce serait cette fois en faveur de Pilon plutôt que de Big Joe. Pilon trouve donc autre chose, se rappelant une turpitude de son ami : «Son crime s'appelle vol. S'il expérimentait ce que c'est que d'être volé, n'en tirerait-il pas une salutaire leçon ? A quoi sert la punition si elle n'enseigne rien ?» Et Steinbeck de commenter : «Pilon avait atteint une situation triomphante. Si, d'un seul coup, il pouvait venger Danny, châtier Big Joe, lui donner une leçon et obtenir un peu de vin (grâce à l'argent obtenu par la vente du pantalon), qui au monde pourrait le critiquer ?» Cette argumentation se déploie naturellement ; Pilon ne cherche pas des prétextes, il est simplement imprégné de moralité à sa façon, c'est-à-dire à la mesure des ses intérêts immédiats.

Que celui qui n'a jamais procédé ainsi lui jette la première pierre !

